

Mélanie Roustan, *L'Animal captif et la nature sauvage. Une ethnographie du Parc zoologique de Paris*

Mylène Ferrand



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/critiquedart/128152>

DOI : 10.4000/15h9d

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Mylène Ferrand, « Mélanie Roustan, *L'Animal captif et la nature sauvage. Une ethnographie du Parc zoologique de Paris* », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 01 décembre 2026, consulté le 27 janvier 2026. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/128152> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/15h9d>

Ce document a été généré automatiquement le 27 janvier 2026.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

Mélanie Roustan, *L'Animal captif et la nature sauvage. Une ethnographie du Parc zoologique de Paris*

Mylène Ferrand

- ¹ La collection « Œuvres en sociétés » des Presses du réel est bel et bien dédiée à l'histoire de l'art et à ses objets « en relation avec les pensées anthropologique, religieuse, politique ou économique de l'art »¹. Dès lors, on ne s'étonnera pas qu'il soit ici moins question d'art que du Parc zoologique de Paris² (renommé ainsi depuis sa réouverture en 2014) et situé, comme son nom ne l'indique pas, à Vincennes. Pourquoi inclure ce dense travail ethnographique mené au parc animalier dans une telle collection ? Parce qu'à partir de ce cas d'*« institution totale »* (p. 287), l'histoire occidentale, culturelle, scientifique, patrimoniale, muséale et son « complexe expositionnaire » (Tony Bennett) se trouvent nouées de façon si serrée que le tout ne pourra être démêlé qu'ensemble : *dominations, impérialismes, colonialismes, extractivismes, capitalismes, changements climatiques, aux prises avec les pulsions scopiques et spéculaires*. Structurée en huit volets, cette passionnante recherche nous plonge avec finesse dans l'ambivalence la plus paradoxale de cette entreprise « sans queue ni tête » de l'industrie culturelle du loisir marchand et du divertissement touristique : conserver ce que, d'autre part, on détruit ; muséaliser/patrimonialiser le vivant – les vivants et les vivantes – dans des collections sous l'égide de « curateurs » ; surveiller et soigner ; rendre visible tout en invisibilisant (la mort ou « [l]es techniques employées pour la contention-monstration de ses collections vivantes », p. 91). Mélanie Roustan montre que cette « institution culturelle de la nature » (p. 16) favorise la perpétuation des clichés sur le sauvage, l'étranger, l'exotique ou la nature. On vient y « consommer (l'image de) l'animal vivant » (chapitre 3) au travers de boîtes et de baies de vision. L'animal réifié ainsi suit également un processus de déréalisation (notamment via la génétique et les biobanques). Désormais, pour justifier de son existence, le zoo urbain contemporain communique sur l'idée de conservation et de « sensibilisation à la nature » – il n'en est pourtant qu'une triste mise en scène. L'autrice, anthropologue et muséologue, est une *insider*, maîtresse de conférences au Muséum national d'histoire naturelle de Paris, dont

dépend le site de Vincennes. Elle s'inscrit dans une encore jeune lignée française de chercheurs en Zoo et Museum Studies. Plus globalement, elle apporte une importante contribution au tournant animal dans les sciences humaines et sociales, tout autant qu'au renouvellement des « naturescultures » (Donna Haraway). Si l'enquête ethnographique qui s'est déroulée de 2014 à 2018 est riche, on aurait aussi pu souhaiter davantage de données empiriques quant aux transformations possibles des regards, notamment via l'exposition. De même, quelques informations supplémentaires sur les retombées économiques auraient pu être glissées, tout comme leur problématisation³. Comment cette « économie du sensible face à la mise en vestiges de la nature » (p. 22), ce « business du sauvage » (p. 229), recevant quelque 700 millions de visiteurs par an à l'échelle planétaire (p. 257), s'organise-t-il ? Cela dépasse probablement le cadre de l'étude, qui a le mérite de nous ouvrir à maintes autres interrogations, comme celle sur l'éventualité de restitutions des « biens naturels ». Enfin, on suit surtout les logiques humaines (visiteurs, soigneurs, jardiniers, gestionnaires, médiateurs) et moins les individus animaux – ou ce que l'on peut raisonnablement en approcher dans un terrain de ce type. En préambule, l'autrice dédie son livre « À l'animal qui est en toi ». Qu'attend-on alors pour abattre les dernières séparations, se/le libérer de sa geôle et de notre insatiable désir de voir ?

NOTES

1. « Œuvres en société », *Les Presses du réel* [site web]. Consulté le 13 janvier 2025. <https://www.lespressesdureel.com/>
 2. Héritier, à son ouverture en 1934, de l'Exposition coloniale internationale de 1931.
 3. Citons par exemple la question des partenariats public-privé pour la rénovation ou de l'« amendement panda » : depuis 2018, la TVA est abaissée à 5,5 % sur le droit d'entrée, le même taux que pour les produits de première nécessité.
-

AUTEUR

MYLÈNE FERRAND